

## Compte-rendu d'entretien

Yaoundé - Cameroun

### Enquête n° 3

Date de l'entretien : vendredi 11 juin 2010, lieu de travail

Durée de l'entretien : 2 heures

Âge : 46 ans, né à Douala le 5 décembre 1963.

Niveau d'étude : Bac.

Statut marital : Marié.

Profession officielle et revenu mensuel : Secrétaire technique, 200 000.

Autres activités et revenus mensuels : Direction de chantiers privés, informel, 300 000 à 800 000.

## 1. Parcours et présentation

### Enfance : profession des parents, origine sociale, éducation reçue, rapport aux traditions

Il est le 3<sup>ème</sup> enfant d'une famille de six. Il est né après les indépendances.

Ils parlaient le duala. Éducation religieuse protestante, par conviction maintenant. Mais il a eu à parcourir toutes les religions, sauf le bouddhisme, le christianisme céleste et autre, les nouvelles églises. Il a été chez les protestants, catholiques, *baptist church* et tout ça. Tous ses parents, ses frères et sœurs aussi sont protestants, sa jeune sœur est même ancienne d'église et sa sœur aînée est conseillère dans la même église, Briquetterie 1, derrière le palais des sports ici à Yaoundé.

Ses six **frères et sœurs** sont à Yaoundé. Son grand frère aîné est délégué médical, la 2<sup>ème</sup> est directrice d'école primaire, elle a fait ses études à Paris. Il y a lui. La 4<sup>ème</sup>, sa jeune sœur, est cadre à l'Agence de Régulation des Télécommunications. La 5<sup>ème</sup> est couturière et le dernier est électricien de formation mais il s'est reconverti dans l'exploitation forestière, il était à Sangmélina il y a un an avant de revenir à Yaoundé faire un peu dans les affaires du bois.

**Père** : Médecin. Décédé. Diplôme de médecin obtenu en Russie. A Douala, d'Akwa. Il parlait russe, anglais et français. Il a eu beaucoup de problèmes au moment des indépendances. Il a

été obligé de s'expatrier donc il a laissé ses enfants auprès de leur mère qui n'avait pas assez de moyens. Il ne s'est pas occupé de leur éducation.

Quand il a immigrés les enfants tout petits ne savaient pas où il était. C'est après des années, quand les enfants commencent à se plaindre, que d'autres se présentent à la place du père, on nous a expliqué plus grands qu'il a été obligé de partir et on ne sait pas par quels moyens il s'est retrouvé en Russie, pour la première fois. Avant d'épouser sa mère, il était employé dans une structure commerciale à Douala. C'est après le mariage et les enfants qu'il est parti, a fait des études de médecine. N'ayant pas eu l'amnistie au Cameroun il a été obligé de rentrer en Afrique mais il s'est installé en Sierra Leone et il paraît qu'il était le médecin du président à l'époque. Il s'y est remarié avec une Russe qui était médecin comme lui, ça veut dire qu'il a des frères, des demi-frères russes. Patrick avait des photos de lui. Il ne l'a rencontré en première fois qu'en 1996 pendant la guerre en Sierra Leone, il est rentré dans un fauteuil roulant tout crasseux, c'est lui qui a été le récupérer à l'aéroport à Douala alors que normalement ça devait être son grand frère qui était à Yaoundé. Les autres croyaient que c'était du bluff parce qu'il disait toujours qu'il allait revenir passer quelques jours avec eux. Il a passé deux ans et il est décédé parce qu'il est rentré paralysé et bien bien malade.

**Mère :** Institutrice à l'école primaire. Décédée. Diplôme d'enseignante des écoles primaires à Douala, sa mère était à Bonapriso, toujours à Douala. Elle parlait français et duala.

Sa mère a été obligée de séparer ses enfants. Elle a envoyé les trois premiers chez la grand-mère qui était aussi cadre supérieure à la BAEC, les trois autres sont restés avec elle à Douala. Il a vécu ses trois premières années à Douala, et puis les sept suivantes à Yaoundé chez sa grand-mère. Puis il est revenu à Douala où il a commencé à travailler et où il a passé beaucoup de temps. Puis il est revenu à Yaoundé en 1985 jusqu'aujourd'hui.

**Logement :** Chez sa mère, à Douala, elle a été battit avant qu'elle ne naisse, par sa mère à elle, dans les années 30, à Akwa. C'est une maison à cinq chambres, une cuisine, une salle de bain, un grand salon, deux vérandas : une à l'avant et une à l'arrière. Une maison en planches, en bois dur pas en bois blanc, qui résiste jusqu'à présent. La famille africaine étant grande, une grande tante, donc une cousine à la grand-mère, vivait là avec une de ses filles et deux de ses enfants. Ils ont une grande cour parce que c'est une grande concession qui fait dans les 1 000 m<sup>2</sup>. Son arrière-grand-père a battit une maison coloniale, derrière laquelle la grand-mère de Patrick étant l'aînée a fait construire sa case, et son jeune frère a fait un immeuble juste à côté qui est en location.

Le logement qu'il décrit c'est celui de sa grand-mère. Aujourd'hui c'est son grand frère qu'on peut considérer comme le propriétaire parce que « chez nous c'est l'aîné qui prend les commandes après le décès des parents ». Il est là comme responsable, héritier, chef de famille. Il y a un titre foncier général au nom de l'arrière-grand-père, ils ne l'ont pas changé, il date de la colo, dans les années 20 ou 10. Au départ il n'y avait pas de barrières parce qu'à l'époque il y avait beaucoup plus de liens entre le voisinage et c'était pratiquement les mêmes familles, c'était soit des enfants de l'arrière-grand-père soit des gens qui sont venus s'installer. « Donc quand on parlait d'un bout de la rue à l'autre qu'on pouvait se retrouver comme chez soi dans toutes les maisons. Ce n'est que maintenant, avec la modernisation et ces gens qui vendent le

patrimoine qu'on a commencé à délimiter les terrains, à faire des bornes, des sortes de barrière. Nous on a commencé à appeler ça des petits enclos, on s'enfermait, on ne se voyait plus parce que à partir de chez moi je pouvais dire bonjour à ma tante de l'autre côté sans avoir à me déplacer et appeler un petit garçon de l'autre côté si je voulais qu'il aille me chercher du pain ou des beignets. Mais maintenant on est obligé de sortir, de faire de grands détours, mais dans la concession ce n'est pas séparé, il y a une grande cour qui n'est même pas aménagée, qui est restée brute ».

Quand le mari est parti, la belle-famille a eu du mal à l'entretenir avec les enfants parce qu'ils ont fui les charges. Donc la mère de Patrick ayant des charges, elle a plutôt replié du côté de sa famille maternelle, son papa étant déjà décédé, elle n'avait pratiquement plus de repères à **Bonapriso**. Elle est reconnue là-bas comme **princesse**, nous sommes des princes aussi parce que nous sommes reconnus comme petit-fils de notre grand-père à Bonapriso car il était à la chefferie. Il était, pendant l'époque coloniale, dans la comptabilité. Si sa mère à Patrick avait été un homme, c'est elle qui serait prince, roi des Bonapriso, ici on dit prince. C'est elle qui serait le chef des Bonapriso. Actuellement, c'est un monsieur qui a un cabinet. On se retrouve de temps à temps à des réunions de famille.

Ils ont eu deux **chiens**, mais surtout beaucoup de **chats**, il y en a encore un tout petit qu'ils viennent de reprendre parce qu'ici, il y en a qui mangent des chats.

**Éducation** : C'est la famille maternelle et la mère qui s'occupait de l'éducation.

Sa grand-mère s'est occupée de lui de la pré-maternelle au cours préparatoire. Après elle est tombée malade, elle l'a envoyé chez son jeune frère, ingénieur chimiste qui venait de rentrer de France, il lui rend des hommages, il est décédé la veille. Il a passé dix ans avec lui mais comme ils n'avaient pas d'enfant, Patrick avait du mal à supporter ses caprices et ceux de son épouse : « c'est l'adolescence qui m'embêtait, j'ai regretté après parce que c'est après cela que j'ai du payer ma scolarité moi-même ». Il a financé seul la fin de ses études de 1<sup>er</sup> cycle en jouant au foot, l'équipe s'occupait de lui, de temps en temps des oncles sachant qu'il n'avait personne derrière lui lui venait en aide : un cahier et un stylo par ci et par là. Puis sa tante l'a pris en charge jusqu'en terminale.

Sa mère étant à Douala, quand il était chez son grand-oncle il l'a voyait tous les week-ends, soit elle venait soit il y allait, il y avait le téléphone à l'époque : elle pouvait l'appeler d'un bureau à la maison où il vivait. Ils se voyaient régulièrement jusqu'à ce qu'il finisse ses études et qu'il rentre dans la concession en attendant d'avoir un logement. Il est rentré chez sa mère, il a commencé à travailler, ils se voyaient tout le temps jusqu'à ce qu'elle décède quand lui travaillait à Maroua. Ils n'avaient pas perdu le contact : elle était tout pour lui : sa mère, son père, sa grand-mère. Étant enseignante, elle s'occupait un peu de sa pédagogie quand il était jeune, sans être une maman fouettard, ni gâteuse. Elle pouvait dire, en voyant une moyenne baisser : « Ce que tu fais ce n'est pas bien. Demain si tu veux être un pousseur, tant pis, c'est le chemin que tu auras voulu. Pour que tu sois un grand homme voilà ce que tu dois faire ». Lui a compris étant grand qu'il avait un petit retard au niveau de la compréhension. « Je ne comprenais pas rapidement et avec l'évolution et mon âge, je me suis dit que je réfléchissais après les autres. Je me mettais toujours en arrière-plan comme si les autres avaient toujours le

dessus sur moi. Et dès que je prenais la décision de me mettre à leur niveau, j'étais tout le temps devant eux. Je l'ai ressenti par exemple quand je reprenais 4<sup>ème</sup> année en dessin bâtiment, je l'ai ressenti en seconde, je l'ai ressenti en première où vraiment j'étais tout le temps au-dessus des gars. En terminale, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, je suis retombé dans le trou. »

À un moment il s'est rebellé, il a commencé à jouer au foot payant trois années de scolarité. C'est **une tante** qui est venue le relever de là, pharmacienne. Il avait raté son CAP dessinateur en bâtiment. Elle lui a demandé s'il voulait essayer de la passer à Yaoundé et sacrifier une année de football pour qu'elle s'engage à l'envoyer dans le centre de formation à Nantes après son CAP pour avoir une base, un métier, au cas où il échoue avec le foot. Il lui rend vraiment hommage car elle a beaucoup fait pour lui, elle l'a poussé jusqu'en classe de terminale à Yaoundé. Puis il a fait la 2<sup>nd</sup>e à Douala parce qu'il n'y avait pas à Yaoundé de collège technique ou de lycée privée faisant la série F4, Génie civil. Il n'y avait qu'à Garoua, Douala et Bafoussam. L'année suivante un collège privé s'est ouvert à Yaoundé avec la série F4, il y a fait la 1<sup>ère</sup> mais a raté le probatoire. Il a été à Bandjoun, dans un collège privé, l'actuel institut universitaire Fotso Victor, où il a fait sa 1<sup>ère</sup> et sa terminale. Il a raté le bac et il a essayé de le faire après.

### Traditions

Sa mère participait à des coutumes mais **elle a un peu éloigné ses enfants des coutumes**, surtout du côté de Bonapriso parce qu'à l'époque on avait peur de ces patriarches qu'on traitait souvent de sorciers et qui n'étaient justement pas très corrects parce que lorsqu'on devait lui rétrocéder les parts de son père, un de ses oncles lui a dit : « Si tu t'approches je te tue ». **Elle leur a donné cette éducation que tout est vanité, vanité, et de ne pas trop s'accrocher au matériel.** Tous ses enfants et même ses petits-enfants : « par exemple si vous me prenez cette pochette, même de force, je vais dire que je m'en fous parce que si je meurs demain je ne partirai pas avec cette pochette ». C'est pareil pour le patrimoine, que ce soit même les biens de leur grand-mère qu'ils ont abandonné, il ne sait pas qui est sur son terrain à Yaoundé. Parce que leur mère leur a dit qu'elle ne veut pas les perdre, qu'elle est leur seule raison de vivre, qu'elle est la fille unique à sa mère et qu'elle ne sait pas pourquoi elle irait se battre parce que sa mère à laisser un terrain, une radio, des valises. « Battez vous et trouvez votre chemin et Dieu va vous aider » : c'est comme ça qu'elle leur disait et que ça se passe en ce moment.

Pour autant **ils ne sont pas totalement éloignés des coutumes mais ils ne sont pas totalement ancrés.** Par exemple quand il y a le *ndongo*, la fête traditionnelle des Sawa, « Nous ne rentrent pas dans les manifestations tradi-tradi-tradi-traditionnelles, là où les patriarches et notables s'assoient et font leurs trucs. Nous sommes dans tout ce qui est décors donc les danses, les luttes traditionnelles, l'animation en général, et puis après on va à la pose des pirogues et à l'immersion des vases sacrés (25'20), on attend le message et puis on se dit qu'on verra si le message est vrai ou faux. Par exemple si un patriarche ou ne grand-mère meurt on s'habille en habits traditionnels, chez nous c'est le pagne, et une chemise au dessus.

### Choix matrimoniaux

Il est marié, il a un enfant de onze ans qui vit avec lui depuis seulement un an « parce qu'officiellement je n'étais pas encore marié, parce que chez nous y a les coutumes, y a la dote, vous dotez la femme et là le mariage est reconnu. **Pour le moment c'est traditionnel**, ce n'est pas encore au niveau de la mairie. Le mariage traditionnel on l'a fait en février. Avant, mon fils était chez sa grand-mère à Douala, j'attendais qu'il finisse sa scolarité, et maintenant il est là depuis près d'un mois».

**Lui ne veut qu'une femme** : « une déjà ce n'est pas évident, plusieurs c'est se prendre la tête et se mettre sous la guillotine. Et en plus de ça ce n'est pas dans notre éducation chez nous les duala. Ceux qui ont cette éducation c'est beaucoup plus les gens de l'ouest et du sud-ouest, du nord-ouest et du nord, les musulmans qui disent qu'un homme normal doit avoir quatre femmes. J'ai fait ces zones là et je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire d'avoir dix femmes, cinquante femmes et puis de ne pas suivre ses femmes ni suivre l'éducation de ses enfants ».

## **Parcours scolaire et professionnel**

Il a fait la première et la terminale à Bafoussam.

Il a fait beaucoup d'établissement, de la maternelle au CP il était à Yaoundé, à l'école de la gendarmerie (une école pour les gendarmes), c'était public. C'était surtout les enfants de gendarmes qui y allé et comme lui vivait à côté de la gendarmerie, il y a eu accès. Après il a été à l'école publique de Deido de Douala jusqu'au CM2. Il a fait le concours d'entrée en 6<sup>ème</sup> au lycée Polyvalent où il a eu de mauvaises notes, il a été renvoyé, il est rentré dans un collège privé où on l'a accepté après un test en classe de 5<sup>ème</sup> et où il est resté jusqu'en 4<sup>ème</sup>. Mais n'étant pas le fils du monsieur qui était comme son père, il avait du mal à travailler et à apprendre. Parce qu'à 19h il fallait qu'il soit au lit et ça l'embêtait un peu car quand il rentrait comme tout jeune garçon il allait d'abord jouer au ballon, puis rentrer se baigner, manger un peu avant d'ouvrir les cahiers or c'est à ce moment qu'on l'obligeait à aller au lit. Donc il était obligé de rentrer tard à la maison car il révisait à l'école, à Douala. Ils ont eu un problème interne et on a constaté qu'il aimé beaucoup l'électricité parce qu'il avait un grand oncle qu'il aimait bien le voir travailler. À chaque fois qu'il y avait des problèmes d'électricité c'est lui qui venait dépannait et il était tout le temps derrière lui : « Pa' Willy, comment tu as fait ceci ? et cela ? Ce qui fait qu'à un moment donné quand ça sautait, si c'était le fusible il pouvait le changer. Il pouvait reconnecter les prises, les ampoules. Donc on a décidé de l'envoyer dans l'enseignement technique et pour cela on l'a rétrogradé de trois classes. Il est venu reprendre en 1<sup>ère</sup> année de tronc commun dans un établissement privé, de là il passe en 2<sup>ème</sup> année où il se spécialise en tant qu'électricien mais comme il a vu qu'il y avait 200 élèves inscrits, et n'aimant pas faire la maçonnerie où ils étaient près de 300 par classe, on lui a dit que la seule filière c'est dessinateur en bâtiment où ils étaient 25 par classe. On lui a dit que ça sera difficile là-bas parce qu'on calcule partout. Il a répondu qu'on calcule partout et que si ça le dépasse, il arrête. Il y est allé, « c'était le chemin que Dieu a tracé pour moi ». Il était le meilleur dessinateur, et jusqu'à présent, même dans la boîte qui l'emploie.

« J'ai raté mon CAP à Douala, je suis venir l'obtenir ici à Yaoundé, au collège Charles Atangana ». Il est allé en 2<sup>nde</sup> à Douala au collège Ste Bénédicte. Il est revenu faire la 1<sup>ère</sup> à Yaoundé au collège Polyvalent montée, à Yaoundé, qui a eu un petit incident, il s'est écroulé en 88 le jour de son anniversaire. Après ça il est allé à Bafoussam à l'Institut Polyvalent Fotso Victor où il a fait la 1<sup>ère</sup> et la terminale. Il a eu le bac en 1994, note passable, 10,88.

Après la terminale, il n'a pas travaillé directement dans une structure mais il a commencé à faire ses bricoles, à dessiner par exemple à la maison parce qu'il a eu la chance pendant sa scolarité de faire des stages dans des cabinets d'architectes donc il y a des gens qui le connaissaient, qui lui demandaient ce qu'il faisait et on venait le voir pour faire une mise au net, un plan, etc. C'est à partir de là qu'il a commencé à gagner un peu d'argent, après il est rentré dans une entreprise que son oncle venait de créer mais qui n'a pas marché. De là il est venu à Yaoundé, il a commencé à se débrouiller tout seul. Un ami l'a appelé parce qu'il était en train d'aménager la boîte de nuit César Palace, c'est eux qui l'ont aménagé. Après il est rentré à Douala travailler avec un oncle architecte mais ça n'a pas marché parce qu'il ne le payait pas normalement, il ne le payait même pas il peut dire, ça l'a embêté donc il est rentré dans des trucs privés : il prenait des chantiers d'amis, de connaissances, il faisait avancer les travaux avant de rentrer dans cette boîte où il est depuis douze ans.

Après son bac il n'a pas eu l'occasion de suivre d'autres formations parce qu'il n'avait pas les moyens, ici les concours coûtent chers. Fallait soit les faire à l'étranger ou par correspondance et ça coûtait beaucoup. C'est pourquoi après la terminale il a arrêté, il est rentré dans le boulot pouvant déjà faire monter un projet. C'est vrai qu'il a du passer par quelques stages professionnels pour apprendre comment recevoir un client, comment négocier, etc. C'était des stages gratuits, grâce à des relations.

Cinq ans après son arrivée à Douala, en 1998, il a commencé à travailler dans l'entreprise où il est actuellement. Puis sa boîte l'envoie de part et d'autre là où il ya des projets.

## **2. Description de la profession et autres activités**

« Je suis technicien de génie civil », plus précisément, « je suis secrétaire technique, je suis le collaborateur direct du directeur technique ».

Même dans la boîte qui l'emploie : « j'occupe le poste de secrétaire technique et dessin, dans l'entreprise, c'est moi qui fait la majorité des dessins, c'est vrai qu'on vient de recruter un dessinateur parce qu'on a beaucoup de projets, et, entre parenthèses, c'est moi qui fait le lien entre la direction technique et les chantiers ». Il a un contrat de travail.

La boîte pour laquelle il travaille c'est comme un repère pour lui, et puis il crée des liens particuliers entre la structure et lui, avec le PDG. « Je m'en irai mais je ne veux pas partir d'ici en ayant des conflits avec qui que ce soit. Donc je suis là, s'il y a du boulot on me fait travailler, sinon j'aide la secrétaire à faire des saisies et des trucs comme ça, peut-être aller sur les chantiers, donner un coup de main s'il y a un manque de l'effectif, plus pour la coordination, et expliquer aux techniciens qui sont sur le site, surtout ce qu'ils ne

comprennent pas, surtout sur les graphiques qu'on leur donne. Pas d'autres sources de revenus.

**Fonction publique :** « Depuis mon enfance je n'ai jamais rêvé d'être un fonctionnaire parce que sans me vanter j'aime travailler et dans la fonction publique camerounaise on abrutit les gens. Vous pouvez être ingénieur vous allez vous asseoir à un bureau pendant dix ans et aucun projet ne va passer devant vous. Vous allez bouffer l'argent de l'administration pour rien, vous n'allez rien faire. Beaucoup vont à la fonction publique pour avoir le matricule et une couverture sociale ».

Il a fait deux projets à Maroua, il y est resté de 2004 à 2007 : c'est l'entreprise qui s'occupe de son logement quand il est en long déplacement comme celui là. Il a notamment travaillé sur un projet d'adduction d'eau, il a fait l'extension et la réhabilitation du réseau d'eau potable de la ville de Maroua.

**Jour :** Quand il va au chantier il commence à 7h. Normalement ils devraient s'arrêter à 18h mais s'il y a un grand coulage, par exemple ils construisaient un centre de radiothérapie à l'hôpital central, ils ont passé deux jours et trois nuits de coulage sans arrêt. Quand c'est au chantier ce n'est pas maîtriser. Ça peut aussi être le samedi ou les jours fériés.

Le ménage chez lui parce qu'il aime bien le faire lui-même. Il écoute de la musique. Il travaille ses devis et plans. De temps en temps il fait du football et athlétisme parce qu'il faisait de la vitesse, 100 et 200 mètres.

Il regarde beaucoup de chaîne de sport. Pour les journaux il regarde Canal 2, CRTV, à l'étranger il regarde TF1 et la 2. France 24 et Africa 24 c'est presque comme Euronews c'est les mêmes informations qui reviennent donc dès qu'il a vu un quart d'heure d'informations il sait qu'ils vont changer dans deux ou trois heures. Il écoute aussi beaucoup la radio, surtout le soir. Il écoute surtout des émissions qui parlent des affaires culturelles, du sport et des informations. Il écoute surtout la CRTV.

Il va ponctuellement au restaurant, les bars et cabarets non, les boîtes de nuit il a arrêté depuis qu'il commence à travailler parce que depuis l'argent sort de sa poche alors qu'avant ce sont ses oncles et tantes qui l'amenaient. Pouvant dépenser 50 000 Fcfa en une soirée et voyant ce qu'il gagnait, il a arrêté ça. Côté restaurant il va aux Feuilles vertes et au Cercle vert.

Il lit beaucoup de revues d'architectures, il a une tante qui a des revues tout le temps chez laquelle il va les prendre.

Pour le travail il a presque fait tout le tr du Cameroun. Mais pour les loisirs c'est difficilement qu'il se déplace. Il n'a jamais quitté le Cameroun.

À part les tontines, il était membre d'associations d'anciens élèves des établissements par lesquels il est passé. La tontine il l'a fait avec un groupe d'amis. Ils se connaissaient mais pas tous. Chacun pouvait faire venir des personnes. De deux on se retrouve à douze, et ils font une tontine sur un an. Il n'y avait pas de conditions pour faire partie du groupe à part avoir une carte d'identité, remplir un manifeste d'engagement qu'ils faisaient valider à la police au cas

où. Parce que on a eu des cas de décès des membres, pour qu'on puisse retrouver nos sous. C'était 25 000 Fcfa par mois, il y en a qui allait à 50 000 Fcfa. Lui c'était 25 000. C'est son grand frère qui l'a fait rentrer dans cette tontine. Il n'a jamais été membre de syndicat ou parti politique. Il ne va pas à l'église tous les dimanches parce que parfois il est fatigué. Mais il y va assez régulièrement. « La religion c'est le seul soutien que j'ai ».

### 3. Revenus générés et ensemble des dépenses

#### Revenus

Il a un compte bancaire auprès de la société générale de banque au Cameroun.

Sa femme, elle commence juste un emploi dans la comptabilité, dans le privé, 60 000 Fcfa. Il fait comme si elle ne touchait pas de salaire.

Ses revenus ont vraiment évolués en dents de scie. Au départ, il peut dire qu'il s'est prostitué, il n'était pas payé à la juste valeur de ses qualités : il avait beaucoup de boulot mais le salaire ne suivait pas. Au départ il vivait avec 60 000, puis c'est redescendu à 50 000. Dans le privé ce n'était pas contrôle parce qu'il faisait un devis, on le payait en fonction de la main d'œuvre et de ce qu'il faisait. Il pouvait avoir 100 000 Fcfa, 200 ou même 1 000 000, ça dépendait des travaux qu'il avait à faire. **Quand il est rentré dans la boîte en 1998 il était à 200 000 Fcfa de salaire**, donc c'était vraiment monté. « C'est vrai que je travaillais beaucoup, je dormais à peine, je sortais de chez moi à 5h30 et ne revenais que tard, à 22h, parce qu'il y avait beaucoup beaucoup de boulot, et je mangeais même à peine, souvent je passais même des nuits à travailler parce que le lendemain soit il y avait un contrôle ou alors il fallait avancer des travaux pour caler et se faire un décompte et se faire payer. Puis il est redescendu à 75 000 Fcfa parce que, il y a eu des problèmes, je peux vous le dire ici, d'ethnie. Parce que je travaille pour des gens de l'Ouest, et moi étant du Littoral, ils ont voulu m'évincer en réduisant mon salaire. J'ai dit : je vais vous prouvez que je peux travailler, que je ne travaille pas pour l'argent. Pendant un an j'avais ce salaire là. Puis j'ai du arrêter. J'ai dit : faites travailler quelqu'un à ma place et vous verrez. Ils ont essayé et malheureusement, la petit boîte à fermé aujourd'hui parce que je n'étais plus là. Je le dis et avec conviction parce que c'est moi qui la tenait. Je suis revenu : au départ, l'entreprise dans laquelle je travaille maintenant sous-traitait pour celle qui a fermé, je suis rentré dans la maison mère en 2000, on m'a envoyé dans le Noun, à Foumban, on a construit neuf centres de santé là-bas et je partais comme un chef de chantier mais en réunion de démarrage de chantier le PDG a demandé que je sois auprès du directeur technique, connaissant mes capacités. J'ai été longtemps payé à 135 000, puis 150 000 puis 200. On a encore promis de m'augmenter, j'attends depuis un an ».

« Un salaire n'a jamais été suffisant parce que vous travaillez plus que vous gagnez. Par exemple, les horaires ici sont de 8h-12h30 et 14h30-18h officiellement mais à midi personne ne va bouger parce qu'on peut vous appeler à tout moment, et si vous êtes déjà à la maison il va falloir revenir donc ça fait un taxi pour rien. Expressément même, on reste là parce qu'on a internet, on peut échanger avec des amis, on peut avoir des informations, etc. ».

Il se fait à son salaire de 200 000 parce **qu'il arrondit ses fins de mois avec des travaux privés** qui varient d'un projet à l'autre : de 300 000 à 800 000 Fcfa : ce sont des chantiers qu'il suit avec des particuliers. Il y a des contrats parce que dans leur métier il y a des brebis galleuses. Par exemple on lui demande d'élaborer un projet pour un terrain puis on lui demande de le suivre puisqu'il l'a élaboré. Il propose un entrepreneur avec lequel le client signe un contrat et avec lui-même il signe un contrat de suivi. Chacun s'engage de son côté à respecter le contrat. Il signe à son nom, en privé, dans l'informel, « je travaille dans l'informel parce que si j'ouvre une petite boîte avec les taxes, les impôts vont me foutre dans la merde et je ne vais pas faire un an, ça va fermer ».

Il ne dirait pas qu'il vit entre 500 000 et 1 000 000 Fcfa par mois mais en dessous de 100 000 parce que dans la boîte ils ont beaucoup de retard de salaires. Les salaires ne sont pas réguliers, même si on les régularise après. « Donc c'est avec mes travaux privés que j'essaie de **coller les morceaux et de m'en sortir** : payer le loyer, à manger, faire ce qu'il y a à faire à la maison ». Il déclare vivre avec 100 000 Fcfa par mois.

Il n'a **jamais pris de crédit**. Par contre ça lui arrive **d'emprunter de l'argent**, surtout à ses **frères et sœurs**, quand il a un retard de salaire et qu'il voit que ça bloque quelque part et qu'il n'arrive pas à avoir un petit paiement dans ses affaires privées, il va voir l'un de ses frères ou sœurs, il prend et dit qu'il rendra dans deux ou trois jours ou dans un mois, le temps de trouver de l'argent et de rembourser. Ça varie de 50 000 à 100 000 Fcfa. Il emprunte quand il sait qu'il a un problème qu'il pourra résoudre plus tard.

### Dépenses

Lui **prête de l'argent**, mais pas des gros montants parce qu'il n'a pas d'argent. Il prête de 5 000 à 25 000 Fcfa, au départ il prêtait à des collègues et à des amis. Mais il s'est fait avoir plusieurs fois donc il a abandonné ce circuit là. Maintenant il le fait avec quelqu'un qu'il connaît vraiment. On peut le rembourser en une semaine, un mois, deux mois.

Il veut acquérir un terrain en ce moment parce que c'est de plus en plus dur. Il a eu la possibilité il y a deux ans mais il n'a pas eu les moyens. Maintenant il a pris une caisse spéciale : « acquisition terrain ». Et dedans il met de l'argent dedans à chaque fois pour chercher un terrain. Ce n'est pas une caisse à la banque mais une caisse privée. Parce qu'à la banque il serait tout le temps obligé d'aller chercher. C'est dans un petit coffre scellé qu'il a fait construire sans cadenas, il a juste l'orifice pour mettre l'argent. Il a une idée mais il ne sait pas exactement combien il y a dedans, il ne note même pas quand il verse de l'argent, parce que s'il le note et que par exemple un jour il a 500 000 il va demander à un ferronnier de la scier pour régler un autre problème, ce n'est pas ce qu'il veut faire. C'est quand il aura trouvé un terrain, quand il aura la possibilité et qu'il a un terrain qu'il considère bon pour lui, il peut commencer à avancer. Il recherche le terrain entre Yaoundé, Douala et Kribi. 1h16 : « Le coffre c'est une idée spéciale de moi. Mon épouse ne sait même pas où est ce coffre. Tout petit on avait nos tirelires pour les fêtes de fin d'année. Les parents n'ayant pas toujours les moyens de nous acheter de petits jouets. Donc nous à chaque fois quand on nous donnait 100 Fcfa le matin pour les beignets, on sacrifiait et on mettait 50 Fcfa dans la tirelire et on la fermait. À la fin d'année on se retrouvait avec un bon petit package et à l'époque c'était

beaucoup. On rêvait aussi d'avoir des petites voitures comme le fils du petit blanc en face. À l'époque on se payait le luxe de faire des achats à Monoprix : des chocolats qu'on n'avait pas tout le temps, à la boulangerie on s'achetait des gâteaux à la crème, prendre des glaces.

À part cette caisse, ça fait un moment qu'il n'a pas épargné, mais auparavant il faisait deux épargnes, des **tontines** : il en avait une de 25 000 Fcfa par mois et à la **Société générale** il mettait aussi 25 000. Maintenant c'est 25 000, à la tontine il a arrêté parce qu'il a pris du retard donc on l'a sorti de la liste pour cette année. Ça lui rapportait 300 000 Fcfa en fin d'année.

Principales dépenses : loyer, lumière, eau. Il habite à Nkozock, carrefour Essomba, depuis fin 2006, derrière la prison de Nkodengui, son loyer est de 60 000 Fcfa.

**Par jour + repas** : 500 Fcfa de taxi par jour pour lui, petit déjeuner à 500 Fcfa pour tous les trois, déjeuner aléatoire, il mange généralement le soir à la maison, au travail il peut manger et boire un jus de fruit pour 1 000 Fcfa. Donc lui il peut être à 1 500, son épouse à 1 700. L'enfant à 1 000 Fcfa. Le soir, il mange beaucoup plus de la chair blanche, c'est-à-dire du poulet, du mouton, du porc, du poisson fumé. Lui étant de Douala, il aime bien le ndolé. Ayant un problème de digestion, il évite des repas qui peuvent le constiper. C'est sa femme qui prépare le repas. Au petit déjeuner il prend des crudités, du pain complet, des tisanes de citronnelle ou du thé pour lui, le petit prend du lait et sa femme aussi, du lait et du thé. Dans la journée, il boit beaucoup d'eau, un petit jus de temps en temps (limonade).

**Son logement** : J'ai une petite terrasse d'entrée, un salon, une cuisine, deux chambres et une salle de bain. Ce n'est pas fermé, il n'y a pas de portail. Il a un voisin qui est dans son prolongement, ils ont une grande cour. En face d'eux l'épouse de son bailleur cultive du maïs, du manioc. 1h11 : Il n'a jamais eu de problème de vol chez lui.

**Santé** : Le cardiologue est à l'hôpital général de Yaoundé. Il achète ses médicaments à la pharmacie. Il a la chance qu'à part lui les autres ne sont pas malades. Il peut évaluer ses dépenses de santé à 20 000 ou 25 000 Fcfa par mois. 1h21 : Une médecin le suit, au centre médical d'arrondissement de Mvog-Ada. C'est elle qui l'a envoyé vers le cardiologue à l'hôpital général. Il ne l'a voit pas très régulièrement parce qu'il n'aime pas trop l'hôpital depuis le décès de sa mère, il a l'impression qu'on ne fait pas bien le boulot. Mais il a confiance en son médecin à Mvog-Ada parce qu'elle lui parle comme son fils et ça passe entre eux. Tous les six mois il fait des bilans, surtout pour le VIH.

Il a recours à la médecine traditionnelle pour la typhoïde et pour les hémorroïdes. Au lieu de se faire opérer il est passé par la médecine traditionnelle et ça a marché. On lui a préparé contre la jaunisse pour qu'il ne revienne pas tout le temps. Pour la typhoïde, c'est un oncle qui lui a appris pour éviter qu'il ne se déplace à chaque fois jusqu'à chez lui. Mais il n'ose pas utiliser pour sa femme et son enfant parce qu'il ne maîtrise pas la dose, « je préfère me tuer plutôt que de tuer les autres ».

Il n'a pas d'assurance santé, ne cotise pas pour la retraite, il n'a pas de voiture.

**Estimations** : Il ne pense pas que les autres habitants de Yaoundé s'alimentent comme lui. Ça dépend des revenus de tout un chacun et de la culture alimentaire qui diffèrent d'une région à l'autre, et même d'un logement à un autre. Lui il peut décider de manger des pâtes tous les jours alors que les autres vont préférer des tubercules de manioc, peut-être parce que c'est moins cher et bourratif alors que les pâtes sont plus chères et trop légères, ils sont obligés de remanger une deuxième fois, donc ça dépend des foyers.

**Par jour, à Yaoundé**, une personne s'en sort avec 1 000 Fcfa. Il pense que le plus grand pourcentage vit avec, 70 à 75% de la population. Les gens autour de lui ont cette somme, « même que là où je suis on me considère comme un petit blanc, on a l'impression que je gagne trop, que je vis bien. Ma mère m'a appris à ne pas exposer la misère. Quand ça ne va pas il faut montrer aux gens que ça ira et qu'on a espoir. Même quand je n'ai pas un rond dans la poche, vous ne pouvez pas vous en rendre compte. Et le plus souvent, **quand quelqu'un me crie famine** alors que je n'ai que l'argent du taxi dans la poche, je donne mon argent de taxi mais je prends quand même le taxi, j'arrive là j'entre dans la quincaillerie et je demande au monsieur de me prêter 200 Fcfa car il sait qui il est. À partir du bureau il peut aller prendre à la comptabilité 1 000 ou 2 000 Fcfa pour rembourser quand il aura ou à retrancher de sa paie.

Sa femme fait le grand marché pour les produits alimentaires, surtout à Essos, le plus proche de la maison. Lui étant un maniaque du rangement et du ménage il s'occupe des produits d'entretien à Mahima ou dans les grandes surfaces. Pour les vêtements, il touche à tout, il ne prend pas des trucs trop élevés : il peut prendre un pantalon à 1 000 Fcfa à un gars qui vend à la criée, des t-shirts à 1 000 ou 1 500 Fcfa. Il ne va pas dans les grandes boutiques. Le boubou qu'il porte, il l'a fait faire à Maroua par un tailleur. Il en a une demi-douzaine pour ses sorties. En général il n'achète pas ses vêtements dans les magasins mais soit à la friperie soit à ceux qui vendent à la criée.

Ses produits sont du Cameroun (nourriture sauf la sardine) et beaucoup de l'étranger comme les produits d'entretien (Vigor, Ajax, pour les WC) sauf Pacs Lessive produit ici par Palmolive. Le reste vient de l'étranger, même son savon de toilette vient des USA parce qu'il a un problème de peau. Une **dermatologue** fait venir des produits des USA. Il l'a consulté de façon passagère, parce qu'à un moment sa peau ne collait pas et il avait beaucoup de boutons après rasage. Mais ils y étaient surtout allés pour sa femme qui avait des points partout.

**Dépendent de ses revenus** : Il y avait trois personnes : son épouse et son petit, et sa mère quand elle était vivante. Sa femme travaille mais il ne regarde pas son salaire, il ne s'occupe pas de son salaire parce qu'il considère qu'elle ne travaille pas. Ses huit nièces et neveux dépendent partiellement de ses revenus, ils passent de temps en temps se faire un peu dépanner : ils n'attendent pas la fin du mois, c'est de temps en temps, peut-être à l'église, c'est 2 000 ou 5 000 qui partent. Et il a beaucoup de défis avec eux, surtout au niveau de la scolarité, au moment des examens, il promet des primes : celui qui a son CEP ou son concours a 10 000 Fcfa ; BEPC il a 15 000 Fcfa, le probatoire, il a 25 000 Fcfa et pour le bac il donne 50 000 Fcfa. Il y en a beaucoup qui ont gagné le pari, et il a vraiment beaucoup souffert (rires). C'était sa façon à lui de les booster parce que lui n'a pas pu avoir ça, il a un peu

navigué seul, c'est vrai qu'il avait des soutiens, mais au niveau moral il était seul. Il participe aussi financièrement et obligatoirement s'il y a un évènement familial : « c'est obligatoire chez nous, on se concerte, les six enfants, on dit tel de tel famille se marie, on dit qu'il ne faut pas qu'on aille en rangs dispersés, on donne l'enveloppe au nom de notre petite famille donc on fait une enveloppe et on s'entend : on dit 50 000, 100 000, 200 000 Fcfa, ça dépend des liens qu'on a avec la personne et des rapprochements. Parce qu'on peut être de la même famille sans être des amis, donc c'est en fonction de ça. On fait une enveloppe et on délègue à quelqu'un pour aller remettre. Et ils participent aussi physiquement. Par exemple, quand il y a deuil, étant de génie civil, le plus souvent il est chargé de faire monter la tombe parce qu'il faut faire creuser, monter des parpaings, remblayer, faire couler une petite dalle et un mausolée au-dessus. Et aussi au niveau de l'organisation. Il a aussi cette qualité de bon organisateur, il est beaucoup plus discipliné à ce niveau là. Par exemple quand il y a deuil, il a donné un système aux gens : que chaque dépense soit mise dans une enveloppe après avoir caler les grandes lignes de dépenses : on prend une enveloppe pour le cercueil, une pour l'habillement, décoration, fleur, corbillard, réception, pasteur, église, tombe et tout ça. Puis on met les justificatifs. À la fin ils font le bilan et s'il y a du reste ils mettent ça pour la réception.

**Si baisse de revenu** : Il peut réduire la nutrition. Il peut chercher un loyer plus bas.

**Si hausse de revenu** : Il chercherait à bâtir une maison.

**Difficultés rencontrées** : Quand on était jeune la vie était difficile et elle reste difficile. « **Mais la vie est difficile comme on dit chez nous, il faut se battre pour s'en sortir.** Parce qu'au moment où je vous parle je suis en arrêt maladie depuis le 20 mai et jusqu'au 18 juin (on est le 11 juin). Mais n'étant pas habitué à rester couché, je sors tous les matins. Si son **médecin** le voit il va lui demander des comptes. « C'est un problème cardiaque, un problème de nerfs, qui a attaqué mon système cardiaque. Je me suis énervé fortement et j'ai failli y passer. Parce qu'ici j'avais des arriérés de salaire, de l'autre côté mes clients privés ne me payaient pas. À la maison madame était en train de poser mille et une questions, mille et un problèmes. La belle-famille était derrière moi, pour l'enfant deux professeurs n'avaient pas leurs dus à la fin du mois et moi je ne voyais pas d'issue. Je travaillais énormément, j'apprêtais les travaux, je disais au client qu'il peut passer chercher, ses travaux sont prêts, mais il vient sans argent. À la fin, au bout de trop de confiance, je me dis que j'ai été le plus bête du pays ».

<b>Équipements</b>	<b>LOGEMENT D'ENFANCE</b>	<b>LOGEMENT ACTUEL</b>
Eau courante	<b>Non, borne fontaine publique</b>	<b>Oui</b>
Eau chaude		<b>Chauffe-eau à spirale à brancher qu'on met dans un seau</b>
Égouts		<b>Oui</b>
Électricité	<b>Non. Eu en 1972.</b>	<b>Oui</b>
Internet		<b>Non</b>
Ramassage des ordures		<b>Hysacam</b>
<b>Appareils</b>	<b>NOMBRE</b>	<b>NOMBRE, DATE, PRIX ET LIEU DU DERNIER ACHAT</b>
Lecteur audio numérique portable (MP3 etc.)		
Lecteur DVD/magnéto		<b>Dans le complexe Pioneer, lecteur VCD, relié à la télévision.</b>
Lecteur DVD portable		<b>Oui, de 1<sup>ère</sup> main, dans un magasin à Maroua en 2007 (1h).</b>
Ordinateur fixe		
Ordinateur portable		<b>1 acheté à Paris par un ami en juillet 2009</b>
Radio	<b>1 + gramophone tourne-disque de l'époque)</b>	<b>1 complexe Pioneer : 3 CD, radio, 2K7, lecteur VCD, acheté à Maroua en 2<sup>ème</sup> main en 2005. Il a aussi acheté une petite radio Sony il y a un mois (pour écouter les informations après que son fils</b>

		ait démonté l'ancienne), à Tsikenis, un magasin vers le marché central.
Téléphone fixe		
Téléphone mobile		2 tél car 2 puces (idem pour sa femme), MTN-Orange, le dernier a été acheté dans un magasin avenue Kennedy pour son propre anniversaire en 2008.
Télévision		2 (salon + sa chambre), dernière = chambre = Sharp, acheté 2 <sup>ème</sup> main à Maroua en 2004
Ventilateur		1 acheté à Maroua neuf (1 <sup>ère</sup> main, neuf) en 2004. L'utilise la nuit.

## 4. Ses opinions sociopolitiques, ses valeurs

### Politique

« Je ne suis pas trop politique. Là j'aurai des problèmes à répondre ».

C'est difficile de répondre sur l'avenir du Cameroun, il ne voit rien, il ne participe pas à la vie politique. Il s'occupe de ses travaux. S'il a ses cinq francs il est tranquille.

Il est bien obligé d'avoir confiance dans les institutions politiques du Cameroun.

« La démocratie a été mal engagée au Cameroun et **elle a été mal comprise. Et jusqu'à présent beaucoup ne savent pas ce qu'est la démocratie.** Par exemple les politiciens eux-mêmes ne savent pas ce qu'est la démocratie, ils ne la comprennent pas. Il y a eu beaucoup de progrès pour les libertés d'expression parce que du temps du premier président, on ne pouvait pas faire ce qu'on fait en ce moment, on ne pouvait pas dire ce que l'on dit en ce moment dans l'entretien, il y a encore quelques petits couacs mais moi je dis que le problème provient surtout des journalistes qui aiment trop entrer en profondeur dans les histoires qui ne les regardent pas. Ça n'engage que moi. Mais il y a beaucoup plus de libertés en ce moment, surtout les journalistes ils se sont beaucoup battus et je dis bravo, ils s'en sortent par rapport à

la vie de tout le monde, on est libre de dire ce qu'on veut, on n'est plus inquieté parce qu'on a dit « Paul Biya a les pieds tordus ». La corruption, elle alors, si on commence à en parler on n'en finira pas. Parce que **la corruption part du plus bas niveau au sommet. Souvent on a l'impression de dire merci à quelqu'un alors que c'est de la corruption.** »

« Moi je dis que nous sommes encore dans un parti unique. Parce que tous ceux qui sont dans l'opposition se sont des mécontents du parti au pouvoir, se sont des mécontents. Lui ne participe pas à la vie politique du pays. Il vote, par devoir, il ne sait pas pour qui, ça sera par conviction. La dernière fois il a voté neutre ».

### Transmission

La discipline de la vie, être obéissant, et savoir qu'il est le seul responsable de sa vie. C'est vrai qu'il n'a pas choisi de naître, il a le droit à l'éducation, il fait de son mieux pour qu'il aille à l'école et lui parle tout le temps : il lui dit : « quand je rentre à la fin du mois avec mon salaire c'est d'abord mon salaire avant d'être le salaire de toute la famille. C'est d'abord mon argent, je suis content d'avoir mon argent parce que j'ai bossé ». Il ne voudrait pas qu'un jour il soit une charge pour quelqu'un demain, qu'on dise : « le petit ne fout rien, il faut lui balancer 1 000 ou 500 Fcfa ». « Ou qu'il soit tout le temps en train de quémander ou de piquer et de temps en temps se retrouver au tribunal ou en prison. Qu'il cherche, qu'il ne reste pas crampé sur ce qu'il voit. Ce qu'il fait qu'il est tout le temps en train de monter les appareils à la maison. Donc la dernière fois je l'ai trouvé en train de vouloir démonter le téléviseur, il n'a pas pu, mais la petite radio je l'ai retrouvé complètement kaput parce qu'il l'a mis à plat et n'a pas pu la remonter, bon je lui ai fait cadeau, je lui ai dit continue remonte moi la radio et je me suis acheté une autre radio. Ce que je constate c'est qu'il est un peu curieux et j'aime bien ça. Dès qu'il voit quelque chose il demande ce que c'est, pourquoi c'est comme ça, de telle couleur, et pas autrement. Il veut rentrer dans les choses donc moi ça me fait plaisir ».

La scolarité de son fils c'est 60 000 Fcfa par an, hors fournitures. À Douala il était à l'école bilingue de la gaîté, une école privée. Et à Yaoundé, il va le remettre dans une autre école privée pour son CM2, il a eu un petit retard. « Pour l'instant je n'ai pas choisi ce que je voudrais qu'il fasse plus tard mais je n'aimerais pas qu'il fasse le même métier que moi parce qu'au Cameroun, ce n'est pas bon. Pour le moment, je vois faire, j'ai déjà causé avec lui, il m'a dit que lui même ne sait pas. On va voir avec ses capacités. J'aimerais qu'il atteigne la 6<sup>ème</sup> et en passant en 5<sup>ème</sup>, je vais voir ses évaluations et le guider à partir de là. Mais je n'aimerais pas qu'il fasse le génie civil. Moi c'était un rêve pour moi, je voulais être architecte, mais les moyens ne m'en ont pas permis ».

### Immigration

« Tout dépend des ambitions des uns et des autres. Il y en a qui ont le sens de l'aventure comme on dit ici, qui aiment partir. Quand vous leur demandez pourquoi est-ce que vous partez, ils vont vous que le pays ça va pas mais ils ne se sont pas débrouillés pour que ça aille. Moi je ne les condamne pas, parce que déjà la politique ici, pour les emplois, il n'y en a pas. Il n'y a pas de suivi pour la jeunesse, tout se cantonne là-bas au-dessus. C'est pour ça que je dis que je n'aime pas parler de politique parce que ça me fait mal. Moi je ne devrais pas être assis

dans ce bureau, je devrais avoir mon cabinet à moi par exemple. Il y a un ministère des petites et moyennes entreprises, mais quand vous y allez Dieu seul sait ce qu'on va vous donner comme conditions pour qu'on vous donne les moyens pour vous ouvrir un petit truc. Moi je n'y ai jamais songé. C'est vrai que quand je jouais au foot j'avais ça en tête, je voulais être professionnel, mais ce n'était pas parti pour partir et laver les rues, laver les chiottes, faire la plonge. Surtout que maintenant ils savent qu'il y a des blancs qui le font, parce que ce n'est pas tout le monde qui s'en sort. Moi, l'immigration je ne peux pas la condamner ni l'encourager. Quand quelqu'un me dit « mon gars moi je sors » je lui dis « bonne chance, moi je reste là ». C'est vrai qu'à un moment, l'année dernière, ça m'est venu à l'idée, j'ai un cousin qui est Marins aux États-Unis qui m'a dit que dès qu'il sera stable en Floride il me fera venir parce qu'il a l'impression que je perds du temps ici. Je lui ai dit : « c'est toi qui le dit, c'est vrai que tu ne me vois pas avancer, on ne t'a pas dit que je construis un duplex, que je fais ci et ça, mais je ne veux pas faire de métier sale. Si par exemple après notre entretien vous me dites bon monsieur Dem dès demain vous allez travailler avec moi à Nantes, à Paris ou je ne sais pas où, là d'accord. Je veux aller proprement. Et même si j'y vais, je n'irai pas pour y demeurer à vie, parce que mes racines c'est ici, moi je suis un Africain. Même s'y j'y vais, ça sera un contrat à durée déterminée dans tous les cas. Si on travaille pour dix ans, après les dix ans ce n'est pas renouvelé, moi je replie ici parce que tous mes repères sont ici, voilà.

Donc encourager les jeunes, surtout les jeunes diplômés, à rester sur place et à les occuper vraiment.

### Solidarité familiale

C'était le leitmotiv en Afrique à l'époque. Par exemple à Douala on pouvait passer d'un bout de la rue à l'autre en passant par les maisons et tout le monde allait reconnaître la personne qui passe. Si vous parlez de solidarité, il va falloir définir aussi. Si c'est de la solidarité au niveau de l'entraide, elle est en train de s'effriter. Maintenant ça devient une entraide ethnique, familiale, parentale. À l'époque, moi j'ai vu les parents, quand mon fils n'a pas de moyens pour aller à l'école, le voisin peut me dire « mais pourquoi ton fils n'est pas allé à l'école aujourd'hui ? », je lui dis « mon frère je n'ai pas d'argent ». Il se débrouillait, allait voir le directeur à l'école et lui dire « inscris-moi cet enfant à l'école, je vais te payer par traite ». Et là aussi il m'obligeait et comme ça l'enfant allait à l'école. Maintenant c'est difficile. Maintenant il faut qu'on crée une association des petits-enfants de tel, de tel, pour à un moment dire le fils de tel n'a pas de quoi se soigner, de quoi manger, de quoi se payer la scolarité et on commence à faire une quête pour lui. Avant c'était le leitmotiv.

## **5. Projets**

En dehors de la maison il aimerait bien avoir une petite boutique de vente de produits cosmétiques, il y pense depuis huit mois, parce qu'il a vu que ça faisait beaucoup. Et faire aussi de l'élevage de volaille, il y pense depuis deux ans, mais c'est un peu compliqué parce qu'il apprend encore, il ne faut pas s'y lancer comme ça. Il ne suit pas de formation spécifique mais il prend des renseignements auprès de ceux qui sont dans le métier, il leur demande

comment ça se passe et s'ils s'en sortent. Il ferait ça sur Yaoundé, là où il aurait un bon terrain. Il n'a encore rien démarré, tout est dans sa tête, rien n'est sur papier.

## 6. Sa définition de classe moyenne et pense-t-elle en faire partie ?

« Plutôt que classe moyenne, je parlerai de classe basse, pas moyenne. Parce que quand j'entends parler du camerounais moyen, moi je parle du camerounais bas, parce que c'est le bas peuple qui souffre, il n'y a pas de camerounais moyen. Des camerounais moyens on en compte 5% ou 3%. Ce sont les cadres d'entreprises publiques et surtout parapubliques, le reste c'est plus bas, et après on a des grands qui sont les ministres, directeurs. Les camerounais moyens ont entre 400 000 et 600 000 Fcfa par mois. **Moi je suis de la classe basse.** Je peux dépasser les 400 000 ou 600 000 mais ça dépend de comment on vit, **je ne vis pas à mon aise.** Je ne suis pas chez moi, je suis locataire, j'ai des charges, j'ai une femme et un enfant, je n'ai pas de véhicule et si tout s'arrête à un moment donné, que je ne travaille plus ici et que mes chantiers s'arrêtent, je n'aurai plus de source de revenus, je serai bloqué. Ceux de classes moyennes ont des revenus stables, une sécurité sociale bien assurée, sont propriétaires, ont des voitures, mariés avec des enfants biens. Par rapport à ceux qui sont vraiment riches, déjà il y a riche et riche, il y a les riches escrocs, les riches voleurs et les riches riches. Les riches escrocs se sont ceux qui passent leur temps à escroquer les gens, ils viennent vous vendre un téléviseur qui ne marche pas, une voiture piquée en Europe, etc. Ce sont des gars qui sont extravagants soit dans l'habillement, le véhicule qu'ils utilisent, ils aiment se faire voir. Il y a les voleurs : détourneurs de fonds public, braqueurs et tout ça, qui sont riches mais ça ne vient pas de leurs efforts.

Ceux moyens sont plus en contact avec la classe basse et ceux de la classe basse sont plus en contact avec la classe haute parce que ceux de la classe haute ont besoin de la main d'œuvre. La classe moyenne est là et n'a pas trop besoin des grands. Quand on cherche les grands c'est parce qu'on cherche un avantage : on cherche un poste, on tisse des amitiés avec un grand directeur ou un ministre. Chaque jour on est là, on fait venir un petit mouton qu'on fait attacher sous l'arbre, ou on vient avec un pick-up de denrées alimentaires en pensant que peut-être au prochain remaniement on parlera bien de lui. Souvent ils se retrouvent entre gens de la même structure politique.

Autour de lui, il voit des personnes de classes moyennes. Il a des relations normales avec eux, surtout qu'il est accessible aux petits, moyens et grands. « Moi je n'aime pas quand vous me montrez que vous êtes trop riches, je m'éloigne de vous. Je préfère travailler avec le pauvre parce que je sais que si je tombe je vais le retrouver. Si je tombe je ne vas jamais monter. Et même si je monte, j'ai beaucoup plus de chance de retomber que de continuer, donc je préfère tisser plus de relations avec le bas. Il travaille avec eux, parce que sortir ce n'est pas son dada, il est trop casanier. Au quartier, il y a la famille de son bailleur, il a les voisins autour de lui et c'est tout. Jamais on ne l'a vu prendre une bière ou un jus au bar du quartier. Quand il a besoin de quoi que ce soit il achète et il rentre à la maison.

Les 5% de la classe moyenne se retrouvent dans tout le Cameroun. Ça dépend aussi des niveaux de vie dans les régions parce que le niveau de vie de Yaoundé n'est pas le même que celui de Bafia, à 100km d'ici, ou à Bankoumo qui est à 25km d'ici. Garoua et Maroua différent. Par exemple la banane plantain vient du sud, à Maroua on le vend au kilo, on va dépiécer le plantain, alors qu'ici on nous vend des régimes.

**Ascension sociale** : Pour sortir de la pauvreté il faut déjà arrêter cette affaire de corruption, avoir des gérants sérieux, des travailleurs, des gens qui font du bon boulot. Par exemple si on me dit qu'aujourd'hui je suis ministre des travaux publics, il faut que je travaille pour les travaux publics et non pour moi, et que je fasse vraiment travailler les travaux publics. Et en faisant travailler les travaux publics, il faut que je me rassure que les entreprises qui gagnent les marchés de construction d'immeuble, de route ou autres, utilisent le maximum de personnes, surtout de nationaux. Parce que si on a eu les zones rurales c'est parce que la main d'œuvre rurale était plus forte que la main d'œuvre urbaine. Parce que les gars étaient bruts. À un moment donné on a eu des allemands, on a eu des français, on a eu les chinois qui veulent des gars forts. Moi on ne peut pas me demander de porter deux sacs de ciment sur la tête, je ne pourrais pas. Il y a des gars qui vont venir de Maroua qui vont porter trois ou quatre sacs, et c'est ce genre de personnes qu'on veut. Mais pour combien sera-t-il payer. Donc pour moi c'est d'abord arrêter la corruption et créer des travaux, des microentreprises. Encourager la jeunesse à créer et soutenir cette jeunesse là. Donner des conseils aux jeunes pour qu'ils évitent de sortir pour ne rien faire. Il y en a beaucoup qui sont en France qui n'ont aucune éducation. Moi j'en connais plein qui ont arrêté en classe de 3<sup>ème</sup> ou 5<sup>ème</sup> qui sont en France : je suis vigile à tel endroit, je suis plongeur à tel endroit, etc. Quand le gars a fait ses économies il va au marché des puces, il prend deux trois vestes, trois pantalons, et il vient nous montrer ici que Paris c'est le paradis. Alors qu'on sait comment ça se passe là bas par exemple. Donc encourager les jeunes, surtout les jeunes diplômés, à rester sur place et à les occuper vraiment. Et en dehors de cela, ceux qui ont atteint l'âge de la retraite, qu'ils aillent vraiment en retraite. Parce que ça bloque aussi les jeunes, les jeunes n'avancent pas, ils sortent des écoles chaque année, il y en a qui doivent partir à la retraite chaque année mais ils restent là, ils ne veulent pas bouger. Vous allez retrouver quelqu'un avec le bac+5 en train de vendre des ananas en route, ou des pantalons à la criée.

Ceux de la classe basse sont des personnes pauvres. « Moi je me considère comme pauvre. Il ne sait pas comment vivaient ses parents à son âge, mais je me dis qu'ils avaient beaucoup plus de possibilités de s'en sortir, le taux de chômage ne fait qu'augmenter au Cameroun. Il y a aussi des camerounais qui sont feignants qui ne veulent rien faire, qui pensent que tout est facile mais à l'époque je me rappelle qu'il y avait des gens qui partaient des villages périphériques de Douala pour aller faire de la manutention au port de Douala : transporter des sacs de riz, de farine et tout ça et se faire payer en fin de journée. Moi je me dis qu'à leur époque il s'en sortaient mieux que nous en ce moment. C'est vrai qu'il y a plus de confort parce qu'on rentre dans une ère de modernisme.